

sèche, on voit, en effet, de fort belles vignes parmi des figuiers et des grenadiers. On les laisse à très long bois, à peu près comme nos treilles. Seulement elles demeurent couchées à terre jusqu'au moment de la végétation, alors seulement à l'aide de piquets on les relève à une hauteur suffisante pour permettre au fruit de se développer et de mûrir. Nous examinons les anciens pressoirs que l'on rencontre encore çà et là. Ils sont creusés dans le roc et ont d'ordinaire deux compartiments, l'un supérieur, appelé en hébreu *gath* ou *poura*, — les hommes y entraient pour fouler les grappes, — l'autre inférieur, *yekeb*, qui recevait le moût.

C'est par ce chemin qu'Abner, ayant promis à David de lui ramener tout Israël, s'en allait en paix vers Benjamin, lorsque des messagers de Joab le ramenèrent à Hébron. Là ce général haineux et jaloux le prenant à l'écart au milieu de la porte, comme pour lui parler en secret, le frappa au ventre et le tua. Il prétendait venger ainsi la mort de son frère Asaël, tué par Abner au combat de Gabaon. David pleura ce crime, composa un chant funèbre et refusa de manger parce qu'un vaillant capitaine était tombé en Israël. Son pouvoir n'était pas encore assez affermi pour venger ce crime.

Nous entrons dans Hébron.

C'est une des plus anciennes villes du monde. Son vieux nom de Kiriath-Arba rappelait la tribu d'hommes redoutables qui l'avait occupée. Les espions qui y étaient venus, rendant compte à Moïse et au peuple de ce qu'ils avaient vu, disaient : « C'est

un pays où coulent le lait et le miel, et en voici les fruits. Mais le peuple qui l'habite est terrible, les villes sont fortifiées et très grandes; nous y avons même trouvé des enfants d'Anak. » Anak était fils d'Arba et père d'une race de géants. Les habitants actuels d'Hébron ont conservé la réputation d'hommes violents et fanatiques. On nous apprend qu'ils viennent de poursuivre à coups de pierres les deux révérends anglais sous la tente desquels nous nous sommes assis aux vasques de Salomon. Il paraît que ces visiteurs ont cherché à pénétrer de force dans la mosquée qui couvre la caverne de Macphéla. Quoi qu'il en soit de l'incident, nous mettons respectueusement pied à terre pour parcourir l'antique cité des patriarches. Elle n'a plus de remparts. Deux collines l'enferment comme dans un berceau, où elle s'appuie surtout vers le nord, à notre gauche. Le quartier qui est au sud de l'Ouady-el-Khalil n'a pas d'importance. Les maisons, pittoresquement étagées, se groupent plus volontiers autour du monument qui est la grande relique d'Hébron, la mosquée d'Abraham, où nous voulons aller tout d'abord.

Un des anciens de la ville est déjà accouru pour nous offrir ses services; et il a, paraît-il, de tels titres à être le cicerone des voyageurs les mieux notés, qu'il n'admet pas la concurrence. Il est vieux et voûté; mais quand il lève son bâton pour éloigner ceux qui viennent mal à propos se mêler à ses magistrales démonstrations, je crois surprendre en lui un faux air des vieux fils d'Anak. Les rues

que nous traversons sont mal ou point pavées. Quelques marchands, plus minables encore que ceux de Jérusalem, constituent ce qu'on appelle un bazar, et nous offrent des oranges, des amandes vertes et une sorte de pâte blanche dont j'ignore le nom et encore plus le goût. Rien ne nous tente; on nous regarde d'ailleurs sans la moindre sympathie. Au coin d'une rue, une femme quitte son métier à tisser et se précipite pour nous examiner de plus près. C'est bien cette Dalila aux longues tresses noires et crépues, au large collier de verre encadrant son cou bronzé, aux fortes boucles d'oreilles tombant jusque sur ses épaules, aux grands yeux pleins de séduction et de fourberie, à la taille haute et à l'air provocateur dont les peintres ont tant de fois reproduit le type. Quoi qu'il en soit de la femme elle-même, qui nous importe peu, c'est à un métier en tout semblable au sien que fut un jour tissée, par une méchante fille, la chevelure à sept tresses de Samson endormi. Seulement quand Dalila, les ayant mêlées avec la chaîne du tissu et fixées par la cheville, crut avoir enchaîné son prisonnier, à ce cri : « Samson, voici les Philistins! » Samson ne fit que secouer sa chevelure et arracha la cheville du tissu et le tissu¹.

Le Kalaat, qui sert de caserne à la garnison, est un édifice du temps des Croisades. Les juifs y vénéraient au fond de la cour, dans l'Ouéli-Yousephen-Naddjar, le tombeau d'Abner et d'Isboeth. Les

¹ Juges, xvi, 13.

musulmans y rendent hommage à la mémoire du *Seigneur Joseph le charpentier*. Pourquoi ce souvenir du père nourricier de Jésus est-il vénéré ici? Nul ne le sait.

Abordons immédiatement la fameuse mosquée d'El-Khalil par la porte du sud-ouest. Elle s'ouvre sur un large escalier où un groupe d'hommes de mine assez désobligeante nous arrête au cinquième degré. Il paraît que c'est le point extrême où expirent tous droits de quiconque n'est pas disciple de l'islam. Il eût été plus simple de nous arrêter à la porte même, car dans la galerie où nous sommes on ne voit absolument rien. Je me trompe, on voit les magnifiques restes d'un mur antique, que nous retrouverons plus caractérisé encore à l'entrée du sud-est. Ces grands blocs de pierre, dont quelques-uns mesurent plus de sept mètres de long, ont été taillés avec un art aussi remarquable que ceux du Haram. Des hommes compétents ont supposé que David, ayant été roi à Hébron¹ durant sept ans, avant de transporter sa capitale dans la ville des Jébuséens, avait pu élever cette superbe enceinte autour de la tombe des patriarches. La tradition populaire fait aussi remonter au grand roi la belle construction. Mais David, au milieu des guerres qui remplirent les débuts de son règne, eut-il le temps de rien édifier?

Puisque nous ne pouvons, sans exposer notre vie, pénétrer dans l'édifice, cherchons à le domi-

¹ II Rois, II, 1, 4, 11.

ner pour essayer d'en reconnaître le plan. C'est facile, car il est en partie engagé dans la montagne, et le mur du nord doit être formé par le rocher taillé à pic. Nous escaladons la hauteur au milieu d'une nuée de curieux qui murmurent, nous interpellent et semblent vouloir s'opposer à notre mouvement tournant. Le hasard nous fait voir qu'ils sont plus bruyants que courageux. Arrivés au point culminant, M. Vigouroux tire de sa poche une lunette que les Arabes prennent pour un revolver, et dans la panique générale ils se mettent à fuir et à dégringoler avec une rapidité qui nous rassure. En réalité, voici ce que nous saisissons de la célèbre mosquée. Un mur de construction juive, haut de dix-huit mètres avec pilastres sans chapiteaux, forme un rectangle de soixante-cinq mètres de long sur trente-cinq de large. Des quatre minarets que les musulmans y avaient élevés, deux seulement subsistent, l'un à nos pieds et l'autre à l'extrémité diagonalement opposée.

Nous reconnaissons assez bien la partie qui constitue la cour, et qui est au couchant. D'après le plan de M. Pierotti, qui a pu y pénétrer avec le marquis de Bute en 1866, si nous l'abordions par l'entrée intérieure, immédiatement au-dessous de nous, et à laquelle nous conduisait l'escalier où nous avons été arrêtés, nous aurions à droite le tombeau de Lia et celui de Jacob, à gauche celui de Sara et celui d'Abraham. Ces deux derniers sont dans le vestibule qui précède la mosquée. Celle-ci, dont nous voyons fort bien

la toiture à double versant, rappelle l'église de la Nativité à Bethléhem et la mosquée d'El-Aksa à Jérusalem. Elle a été l'œuvre des chrétiens du ^v^e ou du ^{vi}^e siècle. Là sont les tombeaux de Rebecca et d'Isaac. La plupart des musulmans les vénèrent dans les sarcophages supérieurs couverts de riches tapis, mais les plus éclairés savent qu'ils se trouvent dans une crypte profonde où les avaient vus nos plus anciens pèlerins. L'entrée de cette crypte est entre le tombeau d'Abraham et celui de Sara. La caverne réellement double répond à la signification du mot *macphelah*. Difficilement on contesterait l'authenticité de ce lieu, car, à travers les siècles, les témoignages s'échafaudent décisifs et ininterrompus depuis nos premiers pèlerins¹, nos vieux auteurs ecclésiastiques et Josèphe lui-même², jusqu'aux plus anciennes indications de la Bible³.

D'après le baromètre, nous sommes sur cette colline à neuf cents mètres au-dessus du niveau

¹ Le pèlerin de Bordeaux place à deux milles du térébinthe d'Hébron le célèbre monument qu'il décrit : « Memoria per quadrum ex lapidibus miræ pulchritudinis, etc. » Après lui Antonin le martyr ajoute de nouveaux détails : « Est ibi basilica ædificata in quadriporticus, atrium in medio discooperatum et per medium discurrit cancellus. » Arculf observe que les pieds des patriarches étaient tournés vers le sud et la tête vers le nord. Chacun des tombeaux était recouvert d'une pierre blanche figurant une basilique. La sépulture des femmes était moins belle que celle des hommes.

² Josèphe dit : « Les tombeaux d'Abraham et de ses fils se voient encore dans la petite ville ; ils sont en très beau marbre et admirablement travaillés. » (*B. J.*, iv, 9, 17.) En observant qu'on les montre *encore*, l'historien les suppose très anciens.

³ Genèse, xxiii, 16-18 ; xxv, 9 ; xlix, 30 ; L, 13.

de la mer. Pour visiter l'entrée du sud-est il faut redescendre. Ici on nous concède, — c'est un progrès, — le droit d'introduire le bras dans un trou mystérieux, obscur et profond pour y toucher une pierre qui fait partie du tombeau d'Isaac. M. Vigoureux et le P. Guillermin tentent seuls l'expérience et reviennent avec leur main intacte. C'est heureux. Je ne puis oublier qu'ici même David fit couper celles de Recab et de Baanah, les deux meurtriers d'Isboseth. Allons visiter l'antique réservoir où elles furent suspendues. C'était un rude temps que celui-là. David n'acceptait pas qu'on lui fit la cour par des œuvres de forfaiture.

La piscine fameuse rappelle les Vasques de Salomon. Elle forme un carré de quarante mètres de côté sur dix de profondeur. Des femmes y remplissent leurs outres en peau de bouc. Les bestiaux et les hommes viennent y boire. Quelqu'un songe-t-il à Hébron que les pieds et les mains des deux fils de Rimmon pendirent ici tout sanglants? Les deux brigands étaient entrés dans la maison d'Isboseth, dernier fils de Saül, comme pour prendre du froment. La journée était chaude, et le jeune prétendant faisait son sommeil de midi. Ils le frappèrent au ventre et lui tranchèrent la tête pour l'apporter à David. Le roi fut outré de l'odieuse trahison, et, sans s'occuper de la pensée qui l'avait inspirée, il les fit mettre à mort¹.

Une autre piscine, moins grande que celle-ci et

¹ II Rois, iv.

très irrégulière, paraît remonter encore à une haute antiquité. Le cimetière musulman, où nous passons, est le rendez-vous traditionnel des chèvres et des brebis que les pasteurs vont chaque jour garder dans la montagne. Le nombre de ces bonnes bêtes est incalculable. En attendant que chacune vienne reconnaître les siennes et les appeler par un petit cri perçant et d'un effet magique, elles gambadent dans le séjour des morts. Deux, gracieusement perchées aux extrémités d'une tombe, me rappellent les deux anges Munkir et Nekir, qui, selon la croyance musulmane, doivent un jour siéger là pour juger le défunt.

Du haut des minarets, les muezzins annoncent solennellement la prière. La nuit arrive. Nous aurons notre gîte dans une maison blanche et bleue, d'assez belle apparence, que j'ai remarquée à l'entrée de la ville. Le drogman prétend que nous y serons bien. Allons l'expérimenter. Chemin faisant, nous sommes impressionnés par le spectacle qu'offre un groupe d'hommes en prière à la porte d'une mosquée. Ils sont bien trois à quatre cents. Rien de plus correct que l'ensemble de leurs mouvements. On dirait un bataillon faisant l'exercice sur place. L'imam qui préside est scrupuleusement suivi dans chacune de ses inflexions et dans sa psalmodie. Un caporal instructeur en face de ses hommes n'a pas plus de succès. Autrefois Daniel se tournait vers Jérusalem pour prier, ceux-ci se tournent vers la Mekke. « *Allah-hû-Abkar!* Dieu est grand! » disent-ils en levant les mains à la

hauteur de la tête. Puis leur prière demeure un instant silencieuse pour se traduire bientôt en une gymnastique sacrée que je n'essayerai pas de décrire. Qu'un sentiment religieux anime ces gens-là, ce n'est pas douteux. Mais ce ritualisme tout mécanique, ces exhibitions mystiques, ce formalisme, est-ce vraiment de la religion ? A ce compte les pharisiens eussent été plus religieux que Jésus-Christ. Avec plus d'ensemble encore qu'ils n'en mettent à prier, ces coquins nous dévaliseraient cette nuit, si peu qu'on leur en offrit l'occasion. La religion doit surtout former l'homme moral. Elle exige de nous non pas seulement la foi, mais la vertu.

C'est chez des Juifs que nous sommes logés. Par un escalier de bois on monte sur la terrasse, et là nous occupons la chambre haute, l'appartement d'honneur, le cénacle. Notre première impression est bonne. Dans la salle spacieuse, voûtée, blanchie à la chaux, trois lits sont préparés. Au milieu une table est dressée. On s'y installe. Horreur ! nous demeurons stupéfaits, sans voix, sans mouvement. Avant nous, plus affamées que nous, des punaises par myriades processionnent sur notre table et cherchent fortune jusque sur notre pain. Inutile de demander s'il y en a dans les lits. Les murs crevassés en sont peuplés. Que faire ? Changer de gîte n'est plus possible. Le drogman invective les hôtes. Ceux-ci organisent une chasse générale. Il faudrait cent hommes et cent ans de travail pour supprimer cette abondance d'hé-

miptères. Le P. Guillermin, avec sa résignation religieuse, déclare qu'il dormira sur sa chaise. Mais sa blanche robe est déjà envahie par ces bêtes féroces, qui se plaisent surtout à chercher la chair humaine à travers le linge blanc. Pour M. Vigoureux, faute de draps, — il n'en est jamais question dans la Bible, et pratiquement les Juifs d'aujourd'hui ne paraissent pas avoir comblé cette lacune, — nous obtenons le voile de la dame de la maison. Il s'y roule comme il peut ; mais la toile, raidie par une forte couche d'amidon, produit au moindre mouvement des effets de tonnerre lointain, sans compter que, se prêtant fort peu à prendre les plis du corps, elle devient le gîte le plus commode et le plus agréable pour les bêtes qui nous persécutent. Quant à moi, j'ai le regret de démolir mon lit au moment même où j'en prends possession. Aller humer l'air sur la terrasse n'est pas prudent. Le lendemain on aurait la fièvre. Pour nous aider à prendre patience, plus de mille chacals et autant de chiens nous offrent le concert le plus soutenu, le plus discordant, le plus abominable que l'on puisse imaginer, jusqu'au moment où l'aurore bénie vient enfin nous délivrer. Je ne m'étonne pas que dans un tel pays Samson ait pu réunir assez de ces détestables fauves pour incendier les moissons des Philistins, et que David, qui avait entendu ces bandes d'animaux furieux, ait souhaité à ses persécuteurs de devenir la proie des *schoualim*.

Jeudi, 22 mars.

Comme le drogman règle les comptes, nos Juifs veulent nous appliquer à la lettre le précepte du Lévitique : « Tout vase de terre qui aura été touché sera brisé, et tout vase de bois sera purifié dans l'eau¹. » Ils oublient que, grâce à Dieu, nous ne sommes pas dans le cas prévu par Moïse. Le drogman n'entend ni acheter ni payer les ustensiles multiples qui nous ont servi à notre repas du soir. Nous y sommes moins disposés encore. A l'unanimité nous votons que ces braves sémites doivent tout d'abord purifier leur maison; ce sera plus sage, plus conforme à la loi de Moïse et plus agréable à ceux qui viendront après nous.

Laissant bientôt la route qui va directement d'Hébron à Jérusalem, nous prenons à gauche le sentier qui conduit à la maison des Russes. C'est là qu'il aurait fallu aller coucher hier pour être moins mal. Les mésaventures de voyage réjouissent quand elles sont passées, et notre imagination se montre plus alerte que jamais. Un beau vieillard qui passe sur son âne porte en croupe son jeune fils. Deux serviteurs l'accompagnent. Le groupe nous rappelle Abraham, qui jadis, sur une pareille monture, partit, lui aussi, un matin de ce campement des Chênes, où nous passons, pour aller à la

¹ Lévit., XII, 12.

montagne de la Vision offrir le plus héroïque des sacrifices. Espérons que ces honnêtes voyageurs, après nous avoir gravement salués, ne vont pas à un si terrible rendez-vous.

L'arbre qu'on appelle le chêne de Mamré est vénérable, mais il ne remonte ni à Abraham, ni même à Jésus-Christ. Saint Jérôme supposait que celui sous lequel avait vécu le patriarche était mort au temps de Constantin. D'ailleurs, nous allons voir tout à l'heure qu'il ne faudrait pas le chercher ici. On peut croire toutefois que nous sommes en présence d'un dernier rejeton de ces forêts antiques où paissaient les troupeaux du patriarche. Le chêne est bien l'arbre vigoureux et vivace entre tous. Celui-ci n'est pas très élevé. De son large tronc ravagé par les siècles, et qui mesure sept mètres de circonférence, les branches retombent fortes et noueuses, quoique cruellement brûlées par le soleil ou dépouillées par la tempête. Elles couvrent une circonférence qui a près de trente mètres de diamètre. Le pied est protégé par un mur de vingt mètres de pourtour. Il suffit de nous dresser sur nos étriers pour cueillir des feuilles. Le gardien nous ramasse quelques glands.

Sans perdre de temps nous côtoyons la belle maison des Russes, et, à travers des vignes en terrasses, nous montons jusqu'à la route d'Hébron, qu'il faut rejoindre à la partie supérieure du Nehel-Escol. Sur notre gauche nous avons laissé la belle source de l'Aqueduc, les ruines du village des Chrétiens, dit encore de Marie, parce qu'on sup-

posait que là s'était arrêtée la sainte Famille allant en Égypte. Arrivés au sommet du plateau, nous nous dirigeons à travers champs, en franchissant un ravin, vers les ruines de Ramat-el-Khalil. De tout temps les Juifs d'Hébron ont cru que c'était là le lieu où le Père des Croyants était venu planter sa tente, quand il se fut séparé de Loth son neveu. En réalité, les divers noms qu'on prononce autour de nous rappellent le souvenir d'Abraham. L'enceinte où nous entrons est désignée comme la *Hauteur de l'Ami de Dieu*; le puits qui s'y trouve est dit d'*Abraham*; la montagne qui est un peu plus bas est appelée du *Patriarche*; le vallon qui est à notre gauche, vers l'est, se nomme *El-Bothmeh* ou du *Térébinthe*. Au reste, que seraient ces vastes ruines, sinon la consécration de quelque grand souvenir? De l'enceinte rectangulaire, nous ne voyons que les côtés ouest et sud, celui-ci mesurant soixante-dix pas de long et celui-là cinquante à peine. Les deux autres ont disparu. La construction est en fort belles pierres de trois à cinq mètres de long, mais de moins d'un mètre de haut. Elles sont posées sur champ, sauf une avec rebord et la plus longue de toutes, qui est à plat, abaissant ainsi tout à coup le mur occidental, sans qu'on puisse soupçonner dans quel but. Cette dépression subite est, en effet, insuffisante pour constituer une porte. L'enceinte, à sa partie méridionale, qui est la plus élevée, n'atteint pas deux mètres de hauteur. Elle est construite sur un plan incliné qui se divisait peut-être en trois terrasses superposées. Avait-on

voulu figurer ainsi le campement du patriarche, ou même embrasser exactement le lieu qu'il occupa? A ce compte on devait y voir jadis l'arbre traditionnel, l'autel et le puits. De l'arbre et de l'autel, il n'en reste pas trace. Le puits à l'angle sud-ouest est parfaitement bâti. Peut-être a-t-il été refait au temps où fut élevée l'enceinte sacrée? A la margelle nous remarquons un débris de corniche d'une belle simplicité. C'est la seule trace de sculpture que nous ayons vue dans tous ces débris amoncelés.

A soixante pas vers le levant, d'autres ruines marquent d'abord la place d'une église, et dans leur prolongement sur la hauteur, celle du village qui dut l'entourer.

M. Guérin a émis l'ingénieuse conjecture que cette enceinte, édiflée par les Juifs ou par les Iduméens, maîtres d'Hébron avant les victoires de Judas Machabée, fut comme une sorte de sanctuaire en plein air, un *téménos*, où les foules venaient vénérer le grand souvenir du Père des Croyants. Des pratiques superstitieuses et même des démonstrations païennes souillèrent plus tard ce lieu vénérable. Des marchés célèbres s'y établirent, dans le genre de ceux que nous avons signalés à Tintah en Égypte. Saint Jérôme nous apprend qu'au II^e siècle de l'ère chrétienne, les partisans de Barchochéba échappés au glaive des romains y furent vendus comme esclaves à des marchands égyptiens¹. Plus tard Eutropia, belle-mère de Constantin, ayant vu

¹ In *Jerem.*, xxxi.

de ses propres yeux les superstitions scandaleuses qui se produisaient à l'arbre d'Abraham, en avertit l'empereur. Celui-ci¹ donna l'ordre de renverser les idoles que les païens avaient établies en ce lieu et d'y ériger un oratoire (οἶκον εὐκτήριον). Est-ce celui dont nous voyons les restes? C'est possible. En tout cas, nous ne saurions retrouver dans ces ruines la basilique si admirablement belle dont parle le pèlerin de Bordeaux, *Basilica miræ pulchritudinis*. Des fouilles auraient ici d'excellents résultats. Quant au dernier mot de la grande construction rectangulaire, je pense qu'il est encore à trouver.

Le site de Ramat-el-Khalil, désigné par la tradition comme le campement d'Abraham, est exactement dans la donnée scripturaire : « Il leva ses tentes et vint habiter parmi les chênes de Mamré, qui sont près d'Hébron, et là il bâtit un autel à Jéhovah²... », et il enterra Sara, son épouse, dans la caverne du champ de Macphela, à la face (*al-penei*) ou en avant de Mamré³. » La sépulture de Sara est, en effet, au sud, au-devant de nous.

D'ici Abraham partit à la poursuite de Chodorlaomor, qu'il atteignit seulement aux sources du Jourdain. C'est sur ce versant de la montagne que Dieu, l'entraînant hors de sa tente, lui dit : « Regarde le ciel, et compte les étoiles, si tu peux. Ainsi sera ta postérité. » Ici, à côté des victimes

¹ Eusèbe, *H. E.*, I, 18. *Vit. Const.*, LVII.

² Gen., XIII, 18.

³ Gen., XXIII, 19.

qu'il avait coupées en deux et défendues contre les oiseaux de proie, le patriarche, sous l'impression d'une grande frayeur et au milieu des ténèbres, entendit les prédictions de Jéhovah au sujet de la servitude d'Égypte, tandis que les flammes d'une fournaise ardente passaient entre les animaux partagés. Ici Agar lui donna Ismaël. Ici Dieu changea son nom de Père Élevé, *Abram*, en celui de Père d'une Multitude, *Abraham*, et la circoncision fut établie pour marquer les droits de Jéhovah sur chaque enfant d'Israël. Sous les chênes de Mamré vinrent les trois anges auxquels Abraham offrit, avec ses hommages, la plus cordiale hospitalité. A cette occasion Sara se mit à pétrir des gâteaux avec trois mesures de fleur de farine, on immola un veau tendre et exquis qu'un serviteur prépara aussitôt, et on compléta le festin avec cette crème de lait qu'on nous a servie tant de fois avec un perpétuel insuccès. Ici l'épouse du patriarche à qui on promettait un fils se mit à rire, et pour s'excuser dit un mensonge. En quittant cette colline, les anges prirent le chemin de Sodome, et Abraham les accompagna. D'ici même, le lendemain, le patriarche vit monter vers le ciel les cendres des villes coupables. C'est à Mamré qu'il revint après son long séjour à Gérar et à Bersabée, sur la frontière méridionale de la Palestine. Ici mourut Sara. Ici probablement il mourut lui-même. D'ici ses fils, comblés de ses largesses, se répandirent vers l'orient et peuplèrent le désert, tandis qu'Isaac, héritier des biens paternels, demeurait dans le pays.